



**HAL**  
open science

## Les savants japonais du XVIIe siècle face à l'héritage scientifique chinois

Annick Horiuchi

► **To cite this version:**

Annick Horiuchi. Les savants japonais du XVIIe siècle face à l'héritage scientifique chinois. Isabelle Ang; Pierre-Etienne Will. Nombres, astres, plantes et viscères : sept essais sur l'histoire des sciences et des techniques en Asie Orientale, XXXV, Collège de France, Institut des Hautes Etudes Chinoises, pp.113-133, 1994, 2-85757-051-1. halshs-04728329

**HAL Id: halshs-04728329**

**<https://shs.hal.science/halshs-04728329v1>**

Submitted on 31 Oct 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

## IV

### LES SAVANTS JAPONAIS DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE FACE À L'HÉRITAGE SCIENTIFIQUE CHINOIS

#### LE CAS DE KAIBARA EKIKEN<sup>1</sup>

ANNICK HORIUCHI

Lorsque l'on considère l'histoire des connaissances scientifiques et plus généralement l'histoire des idées au Japon, le XVII<sup>e</sup> siècle apparaît d'emblée comme déterminant. C'est en effet le moment où nombre de systèmes de savoir hérités de la Chine, dont l'ancrage dans la vie intellectuelle japonaise<sup>2</sup> demeurait jusqu'alors limité, y connaissent une large diffusion et donnent lieu à des développements qui, tout en s'inscrivant dans la tradition chinoise et en s'exprimant dans son langage, sont perçus comme novateurs.

1. Je tiens à remercier Catherine Jami, Anne Sakai, Karine Chemla, Georges Métailié et Mieko Macé qui ont bien voulu relire le manuscrit et me faire diverses suggestions. Certains jugements hâtifs sur la spécificité du travail de Kaibara par rapport à Li Shizhen ont pu être rectifiés grâce à Georges Métailié. Les remarques de Mieko Macé m'ont permis de corriger plusieurs erreurs et ambiguïtés relatives aux travaux des médecins antérieurs à Kaibara. Il va sans dire que les erreurs et imprécisions qui demeurent sont de mon entière responsabilité.

2. Les systèmes de savoir auxquels je me réfère plus particulièrement sont les mathématiques, la science calendérique, la médecine, la pharmacopée. Il faut toutefois préciser que la chronologie de l'assimilation diffère sensiblement selon les domaines considérés. En médecine et en pharmacopée, on peut constater dès le XVI<sup>e</sup> siècle l'existence au Japon de travaux originaux. Mais on peut dire dans l'ensemble qu'avant le XVII<sup>e</sup> siècle, la Chine demeure un modèle de référence dont on ne s'écarte que timidement. Voir en particulier la contribution originale du médecin Manase Dōsan dans Mieko Macé, « Évolution de la médecine japonaise face au modèle chinois, des origines jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'autonomie par la synthèse », *Cipango* 1, janvier 1992, Centre d'études japonaises de l'INALCO, pp. 111-160.

En examinant plus précisément les domaines de la pharmacopée, des mathématiques et de la science calendérique, on peut remarquer qu'au-delà de la variété des parcours par lesquels ces connaissances ont été introduites au Japon, elles ont toutes connu dans les dernières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle un tournant critique, vécu comme une émancipation par rapport à la science chinoise.

Je me propose d'étudier ici le tournant qui s'est produit dans le domaine de la pharmacopée. Ce faisant, je serai amenée à m'intéresser au profil des textes chinois qui ont été à la source de la tradition de pharmacopée au Japon, aux rapports que les savants japonais ont entretenus avec cet héritage, et enfin à examiner comment ces rapports ont été redéfinis par un auteur particulier, Kaibara Ekiken<sup>3</sup>.

Avant d'aborder le sujet proprement dit, il convient de rappeler le cadre particulier dans lequel s'opère cette maturation des idées. À partir de 1600, année où les Tokugawa obtiennent la soumission des derniers seigneurs hostiles à leur hégémonie, le Japon entre dans une ère de stabilité politique. Celle-ci s'accompagne d'un essor sans précédent des arts et des lettres dont presque toutes les couches de la société sont partie prenante. Avec le développement de la xylographie, des ouvrages d'érudition qui jusque là circulaient parmi une élite composée majoritairement d'aristocrates de la cour impériale et de moines bouddhistes, connaissent une large diffusion parmi les guerriers. Les textes de la tradition néo-confucéenne et les ouvrages portant sur des savoir-faire plus techniques connaissent une faveur particulière auprès d'eux, faveur qui s'explique par les préoccupations politiques et financières de la classe dirigeante. Si le succès des ouvrages de la tradition néo-confucéenne, utilisés notam-

3. Mon étude de Kaibara s'insère dans un projet plus vaste de réflexion sur la nature du travail mené par les savants japonais au XVII<sup>e</sup> siècle sur les textes scientifiques chinois. L'un des volets de cette réflexion se trouve dans mon ouvrage consacré à deux mathématiciens de l'époque d'Edo, Seki Takakazu (?-1708) et Takebe Katahiro (1664-1739). Je me suis particulièrement attachée à analyser la façon dont Seki s'était inspiré des travaux mathématiques chinois de l'époque des Song pour élaborer une mathématique reconnue par ses contemporains comme une avancée importante par rapport aux mathématiques du continent (voir Annick Horiuchi, *Les mathématiques japonaises à l'époque d'Edo (1600-1868) : Une étude des travaux de Seki Takakazu et de Takebe Katahiro (1664-1739)*, Paris, Vrin, 1994). Le second volet est en préparation. Il porte sur les travaux en astronomie de Shibukawa Harumi, l'instigateur de la réforme du calendrier de 1684. Là encore, nous avons affaire à un savant qui s'inscrit dans la continuation de la tradition chinoise tout en menant de front un travail d'adaptation au contexte japonais, et qui est progressivement amené à développer un discours critique par rapport à certains aspects de la science chinoise. Le présent article constitue le troisième volet de cette réflexion.

ment dans l'éducation des jeunes guerriers, est bien connu, on gardera aussi à l'esprit que d'autres courants d'études, parmi lesquels le *shintō*, sont également très présents dans la société japonaise du XVII<sup>e</sup> siècle.

À partir de 1639, année du dernier décret d'expulsion des Portugais, les relations du Japon avec les pays étrangers se trouvent sévèrement réglementées. En particulier, les contacts avec les Européens, et notamment les missionnaires jésuites, qui avaient été facilités au XVI<sup>e</sup> siècle, sont réduits à néant pour l'immense majorité des Japonais, et il faut attendre le début du XVIII<sup>e</sup> siècle pour que le pouvoir manifeste à nouveau des velléités d'ouverture aux connaissances en provenance d'Europe. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la mémoire que les Japonais gardent des enseignements des missionnaires se limite à quelques notions de cosmologie aristotélicienne. Les contacts avec la Chine sont sous étroite surveillance. Un important ensemble de textes chinois anciens sont xylographiés et réédités au Japon au cours de la première moitié du siècle : il s'agit pour la plupart de textes conservés en Corée sous la dynastie des Yi<sup>4</sup>, et ramenés comme butin par l'armée de Toyotomi Hideyoshi (1536-1598). Si les ouvrages imprimés à la fin des Ming semblent avoir connu une large diffusion au Japon, une censure est imposée à partir de l'époque des Qing et les nombreux traités de mathématiques et d'astronomie réalisés à l'instigation des jésuites sont interdits d'accès. C'est dans ce contexte d'isolement que se produit l'évolution des discours des savants japonais à l'égard de la science chinoise.

#### Biographie de Kaibara Ekiken (1630-1714)

Kaibara est issu d'une famille de guerriers, comme la majorité des savants du XVII<sup>e</sup> siècle. Il apprend la lecture et l'écriture dans les ouvrages japonais puis reçoit une éducation classique confucéenne. Il est également initié dès son jeune âge par son père aux ouvrages de médecine et de pharmacopée, le métier de médecin étant considéré dans la famille de Kaibara comme un recours possible en cas de mise en congé par le seigneur. Suivant les traces de son père, il entre au service des seigneurs

4. Le développement des études scientifiques au Japon à l'époque d'Edo doit beaucoup à la conservation des textes essentiels en Corée. Sur l'histoire des sciences et des techniques en Corée, voir Sangwoon Jeon, *Science and Technology in Korea : Traditional Instruments and Techniques*, Cambridge, Massachusetts, The MIT Press, 1974. Pour les textes de pharmacopée parvenus au Japon par le biais de la Corée, voir Okanishi Tameto, « Chūgoku honzō no torai to sono eikyō », in Nihon Gakushūin, éd., *Meijizen Nihon yakubutsugakushi* 2, Tokyo, Iwanami shoten, 1958, pp. 163-166.

Kuroda du fief de Fukuoka comme conseiller confucéen (*jusha*). Jeune homme, il profite déjà des occasions de voyage à Nagasaki, Kyoto et Edo pour y rencontrer les meilleurs lettrés de l'époque et acheter des livres. Il bénéficie à partir de 1655 d'un environnement particulièrement propice à ses études (occasions de voyages, soutiens financiers, nombreux contacts avec les lettrés, longs séjours à Kyoto et à Edo), même si lui incombent en retour des obligations comme celles de donner des conférences publiques sur le *Lunyu* et le *Jinsi lu* ou de compiler la généalogie de la famille Kuroda (*Kuroda Kafu*) et la monographie locale de la province de Chikuzen (*Chikuzen koku zoku fudoki*).

Le réseau d'amitiés et de relations tissé par Kaibara au cours de sa vie est exceptionnellement vaste. Il a entretenu des relations cordiales et suivies avec Kinoshita Jun'an, Muro Kyūsō, Hayashi Gahō<sup>5</sup>, des savants confucéens renommés, proches du gouvernement du shōgun, mais a également eu des contacts avec des penseurs plus atypiques tels que Itō Jinsai ou Yamazaki Ansai<sup>6</sup>, même s'il affirme ne pas avoir partagé leurs points de vue. Mais ceux qui constituent le cercle de ses fidèles sont Nakamura Tekisai, Inō Jakusui, Mukai Genshō et Miyazaki Yasusada, des savants qui réservent une large place aux connaissances pratiques, auteurs de traités de pharmacopée, de médecine ou d'agriculture<sup>7</sup>.

5. Inoue Tadashi, *Kaibara Ekiken*, Collection *Jinbutsu sōsho*, Tokyo, Yoshikawa kōbunkan, 1963, pp. 29, 159, 255.

6. Plusieurs études existent en anglais sur Yamazaki Ansai. Dans une perspective comparative avec Kaibara Ekiken, on pourra consulter Okada Takehiko, « Practical learning in the Chu Hsi school : Yamazaki Ansai and Kaibara Ekiken », in Wm Theodore de Bary et Irene Bloom, éd., *Principle and Practicality. Essays in Neo-Confucianism and Practical Learning*, New York, Columbia University Press, 1979, pp. 231-306.

7. Ces quatre savants sont représentatifs du milieu intellectuel dans lequel Kaibara évolue. Nakamura Tekisai (1629-1702) est l'auteur du *Kinmō zui* (20 *kan*), une sorte de dictionnaire illustré publié en 1666, couvrant des domaines variés tels que l'astronomie, la géographie, la flore et la faune et donnant pour chaque sujet le terme en chinois et le nom correspondant en japonais. Inō Jakusui (ou Tō Jakusui) (1655-1715) est un savant d'origine samurai, né à Edo et employé par les seigneurs Maeda du puissant fief de Kaga. Grand érudit, il est l'auteur du *Shobutsu ruisan* (362 *kan*), une encyclopédie inachevée, compilée à la demande de son seigneur. Mukai Genshō (1609-1677) est médecin, originaire de Nagasaki, fondateur du temple confucéen de cette ville. Il termine ses jours à Kyoto où il publie en 1671 le *Hōchū biyō usamiyō honzō* (Pharmacopée en japonais pour l'usage domestique). Enfin, Miyazaki Yasusada (1623-1697) est l'auteur du *Nōgyō zensho* (Écrits complets sur l'agriculture), publié en 1697. Après avoir sillonné les régions et recueilli de nombreuses informations relatives aux techniques agricoles, il se fixe dans la province de Chikuzen où, tout en s'adonnant au travail de la terre, il vient en aide aux paysans. Le *Nōgyō zensho*, à la préparation duquel Kaibara a prêté main forte, s'inspirait du *Nongzheng quanshu* (1639) de Xu Guangqi et recueillait

Kaibara lui-même, comme le suggère ce réseau de relations, a été un savant confucéen fidèle au système de pensée de Zhu Xi<sup>8</sup>, soucieux d'intégrer dans sa formation des connaissances pratiques, en particulier dans le domaine de la médecine et de la pharmacopée. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, nous retiendrons ici le seul *Yamato honzō* (le *bencao* du Yamato, ou *bencao* japonais<sup>9</sup>), une œuvre publiée en 1707, comprenant seize livres de textes et deux livres d'illustrations, qui recueillait les fruits de longues années d'observation assidue de la nature et de lecture d'ouvrages savants. À ce titre, cet ouvrage est certainement l'un des plus révélateurs de sa personnalité.

### Le *Bencao gangmu* de Li Shizhen

La grande érudition de Kaibara, ses liens étroits avec les intellectuels de l'époque et sa passion des voyages évoquent immédiatement la figure symbolique de la pharmacopée chinoise que fut Li Shizhen (1518-1593). C'est en effet en alliant une immense érudition à des recherches systématiques « sur le terrain » que ce dernier avait réalisé cette grande synthèse critique qu'est le *Bencao gangmu* (Matière médicale systématique). Ce livre, publié en 1596, a aussitôt été considéré en Chine comme une référence incontournable, et cela aussi bien par les médecins que par les lettrés en général. Li Shizhen lui-même envisageait l'étude de la matière

par ailleurs les fruits de son expérience personnelle. Voir Ueno Masuzō, « Hakubutsu », in *Nihon kagaku gijyūshi*, Tokyo, Asahi shinbunsha, 1962, pp. 229-258, et Inoue Tadashi, « Kaibara Ekiken no shōgai to sono kagakuteki gyōseki — Ekiken shokan no kaidai ni kaete », in *Nihon shisō taikai* 34, Tokyo, Iwanami shoten, 1970, pp. 501-502.

8. Kaibara a rédigé à la fin de sa vie un ouvrage intitulé *Taigiroku* dans lequel il exprime ses doutes sur certains aspects de la pensée de Zhu Xi. Ce faisant, son intention n'est pas de remettre en question l'autorité de Zhu Xi qui, à ses yeux, égale celle de Confucius, mais plutôt de pousser à son terme le système de pensée du maître tant vénéré et d'en tirer toutes les conclusions. Inoue Tadashi, *Kaibara Ekiken*, pp. 316-326, et Okada Takehiko, « Practical learning in the Chu Hsi school... ». Voir également Matsuda Michio, « Kaibara Ekiken no jugaku », in *Nihon no meicho* 14, Tokyo, Chūō kōronsha, 1983, pp. 7-54.

9. Le terme *bencao* renvoie à une tradition de recherches sur la matière médicale qui remonte en Chine à l'époque des Royaumes Combattants et qui a donné lieu à une importante littérature. Joseph Needham traduit le terme par « Pandect of Natural History » pour souligner le caractère général des informations relatives aux minéraux, aux plantes et aux animaux contenues dans ces ouvrages et la liberté qu'ils prennent parfois avec la finalité médicale. Joseph Needham, *Science and Civilisation in China*, vol. VI/1, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. xxviii.

médicale comme une composante essentielle de la formation intellectuelle du lettré<sup>10</sup>. Le *Bencao gangmu*, importé au Japon dès 1607<sup>11</sup>, a eu un grand retentissement parmi les savants confucéens, comme en témoignent les six éditions japonaises différentes qui voient le jour entre 1627 et 1714 (celle de 1672 est due à Kaibara)<sup>12</sup>. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que Kaibara ait été fortement marqué par la personnalité de Li Shizhen. L'autorité du *Bencao gangmu* est perceptible dès la première phrase des Préliminaires (« Hanrei ») du *Yamato honzō* :

Dans ce livre figure, à l'état simplifié, l'essentiel des propos du *Bencao gangmu*. N'y figure pas le détail des traits extérieurs et des propriétés pharmacologiques, pour lesquels il convient d'étudier attentivement le *Bencao [gangmu]* lui-même<sup>13</sup>.

Si le *Bencao gangmu* est une référence de base pour Kaibara, il ne le tient pas, comme bien de ses contemporains, pour une source de connaissances définitives<sup>14</sup>. Bien que Kaibara exprime à l'occasion son admiration pour les travaux d'érudition réalisés par ses amis<sup>15</sup>, il n'entend pas pour sa part se confiner à un travail d'exégèse et de comparaison entre les différents ouvrages du passé. Du *Yamato honzō*, c'est véritablement un nouveau discours sur la pratique de la science du *bencao* qui se dégage, et mon objectif ici sera précisément d'analyser ce discours, de dégager les cibles de la critique de Kaibara ainsi que les valeurs sur lesquelles il se fonde pour la mener<sup>16</sup>.

10. Needham, *op. cit.*, pp. 320-321.

11. C'est Hayashi Razan, un savant confucéen employé par le Bakufu, qui fera le premier connaître le livre de Li Shizhen en publiant les noms des espèces relevées dans le *Bencao gangmu*, suivis des noms japonais. Voir Kimura Yōjirō, *Nihon shizenshi no seiritsu*, Tokyo, Chūō kōronsha, 1974, p. 33.

12. Voir Inoue, *Kaibara Ekiken*, p. 258.

13. Kaibara Ekiken, *Yamato honzō*, 1707, annoté par Shirai Kōtarō, Tokyo, Yūmei shobō, 1983, « Hanrei », p. 1.

14. Précisons ici que Kaibara n'est pas le premier à mettre en garde contre les erreurs du *Bencao gangmu*. On peut citer par exemple le cas de Kagetsu Gyūsan (1656-1740), qui impute ces erreurs à l'étendue du champ couvert. Okanishi Tameto, « Chūgoku honzō no torai to sono eikyō », pp. 203-204.

15. Il note par exemple dans les Préliminaires : « Tō Jakusui est une personne de Kyoto. Il est versé dans tous les ouvrages de pharmacopée, et s'est penché sur un vaste ensemble d'écrits. Il est expert dans les produits (*hinbutsu*). Aucun de ceux qui depuis les temps anciens se réclament de la science de la pharmacopée ne peut se mesurer à lui. » (*Yamato honzō*, « Hanrei », p. 4.)

16. Je laisserai de côté ici toutes les questions touchant l'évaluation de l'apport scientifique de Kaibara, pour lesquelles je renvoie aux études existantes. Certains histo-

Le point le plus frappant des Préliminaires du *Yamato honzō*<sup>17</sup> est la continuité qui existe entre le discours de Li Shizhen et celui de Kaibara quand il s'agit de définir la pratique de la science de la pharmacopée. Les valeurs qui sont mises en avant par l'un comme par l'autre sont principalement la connaissance des livres et l'observation personnelle. Nous allons voir que ces valeurs vont être si parfaitement intégrées dans la démarche effective de Kaibara que c'est en leur nom que les auteurs chinois, et parmi eux Li Shizhen, seront l'objet de critiques.

Mais avant d'en arriver là, commençons par regarder comment Kaibara lui-même juge l'apport de Li Shizhen dans la brève histoire de la pharmacopée chinoise qu'il donne au début de son ouvrage. Celle-ci débute par des références aux deux œuvres fondatrices de la tradition chinoise de pharmacopée, le *Shennong bencao* — compilation datant du I<sup>er</sup> siècle de notre ère — et le commentaire de Tao Hongjing (V<sup>e</sup> siècle), et se poursuit en ces termes :

Depuis lors les meilleurs médecins des générations successives ont apporté leur contribution ; les traités de pharmacopée des différentes écoles se sont multipliés et les ouvrages de qualité se sont progressivement accumulés. Li Shizhen a opéré un tri et a réuni les contenus des pharmacopées du passé ; puis il a enrichi [ce qu'il avait ainsi obtenu] en ajoutant ce qu'il avait lui-même observé et entendu. Il a ainsi composé le *Bencao gangmu*, qui comprend un grand nombre d'espèces<sup>18</sup>.

La consultation des ouvrages de référence, la sélection et la synthèse opérées sur ces derniers et, pour finir, l'observation et l'écoute des témoignages : tels sont, selon Kaibara, les ingrédients principaux de la réussite de Li Shizhen. Ces éléments sont aussi ceux qu'il retient pour définir la démarche idéale du naturaliste.

riens comme Ueno Masuzō considèrent que la contribution de Kaibara a été essentielle dans la constitution de l'histoire naturelle comme discipline indépendante de la pharmacopée. Voir Ueno Masuzō, *Nihon hakubutsugakushi*, Tokyo, Kōdansha, Kōdansha gakujutsu bunko, 1989, p. 20.

17. Le *Yamato honzō* s'ouvre sur une préface écrite par un disciple et une préface de l'auteur. On trouve ensuite la Table des matières et les Préliminaires. Le premier et le deuxième livres (*kan*) regroupent des connaissances générales sur les traités de pharmacopée (« Honzōsho o ronzu »), sur le principe des vivants (« Butsuri o ronzu ») et sur l'usage des médicaments (« Kusuri o mochiiru o ronzu »).

18. Kaibara, *Yamato honzō*, « Honzōsho o ronzu », p. 1.



### La démarche du naturaliste selon Kaibara

En général, ceux qui s'adonnent à cette science [du *bencao*] doivent être savants et fort instruits, ils doivent beaucoup écouter et beaucoup observer, laisser de côté les choses douteuses, examiner une variété de choses et être d'une grande précision dans leurs jugements. S'ils ne procèdent pas ainsi, le réel (*jitsu*) leur échappera. Ils ne doivent pas tenir pour réel tout ce qu'ils ont vu ou entendu, rejeter comme fausses les opinions d'autrui qui contredisent leur propre point de vue, et défendre coûte que coûte des positions erronées. En règle générale, la pauvreté des sources d'information, une croyance aveugle dans les propos des autres, l'incapacité de se remettre en question et les décisions prises à la légère, sont des attitudes qui engendrent l'erreur<sup>19</sup>.

Est développé ici un langage parfaitement maîtrisé sur la nécessité d'une part de conserver une attitude sceptique, aussi bien vis-à-vis de ses propres convictions que des croyances populaires, et d'autre part de diversifier ses sources, seule garantie selon lui d'une connaissance « objective » (*jitsugaku*<sup>20</sup>). Au-delà de l'inspiration que Kaibara peut avoir puisée chez Li Shizhen, nous avons ici une définition claire des objectifs de la recherche, à savoir la constitution d'une connaissance « objective » qui ne dépendrait pas des moyens empruntés pour l'atteindre. C'est dans cette perspective que s'inscrit la lecture des « ouvrages de référence » (*gunsho*), une composante essentielle de sa démarche.

#### *Les ouvrages de référence*

Nous avons vu que la consultation d'un large éventail d'ouvrages et la synthèse critique opérée sur ces derniers constituaient aux yeux de Kaibara l'un des points forts de l'approche de Li Shizhen. Le travail du

19. *Ibid.*, p. 5.

20. La notion de *jitsugaku* (littéralement « science du réel », « science authentique », opposée à la science du factice) est présente dans de nombreux textes de la tradition confucéenne, en particulier au Japon. Il s'agit d'un terme polémique dont l'acception varie grandement d'un auteur à l'autre et d'une époque à l'autre mais qui, en règle générale, a servi à réfuter et à condamner les partisans d'une science qui manquerait de rendre compte de la réalité. Voir par exemple Minamoto Ryōen, « Tokugawa jidai ni okeru jitsugaku shisō no tenkai », *Nihon joshi daigaku kiyō bungakubu* 21, 1971, pp. 241-259. La traduction de ce terme par « science objective » vaut uniquement pour le passage étudié ici, où Kaibara souligne que la science du réel doit intégrer dans sa méthode des moyens de contrôle sur les « vérités » qu'elle énonce.

savant chinois avait notamment abouti à une extension sensible du nombre des espèces considérées (environ 1 800) et à une réflexion sur le « nom correct » (*zhengming*<sup>21</sup>) de chaque espèce, destinée à dégager cette dernière de l'écheveau de désignations qui lui étaient associées et qui compliquaient son identification ; Li Shizhen fixe le « nom correct » de l'espèce comme étant celui dont l'occurrence dans les textes est la plus ancienne. Nous allons voir que Kaibara, tout en s'inspirant des idées de Li Shizhen, adapte sa démarche à un contexte où coexistent deux traditions de pharmacopée, l'une chinoise, d'origine très ancienne, et l'autre japonaise, étroitement dépendante de la première, dont l'histoire remonte au X<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup>.

Tout d'abord, les écrits désignés comme « ouvrages de référence » comprennent non seulement les ouvrages chinois mais aussi les ouvrages japonais. À l'instar de Li Shizhen, Kaibara juge que toutes les catégories d'ouvrages sont dignes d'attention. Sont ainsi exploitées des sources aussi variées que les classiques japonais d'histoire et de poésie comme le *Nihongi* et le *Manyōshū*<sup>23</sup>, les monographies chinoises consacrées à des plantes particulières ou à des groupes de plantes, ou, dans un autre registre, les traités chinois consacrés aux produits étranges des régions du Sud<sup>24</sup>.

On note toutefois que, loin d'entraîner une augmentation du nombre des espèces retenues, la consultation des « ouvrages de référence » se traduit chez Kaibara par une diminution. Cette diminution répond, comme on peut le voir dans la composition effective du *Yamato honzō* et dans l'intention affichée dans les Préliminaires, à un souci de se concentrer sur les espèces japonaises :

De manière générale, s'agissant des [espèces] ne figurant pas dans le *Bencao* [*gangmu*] et figurant dans les ouvrages de référence, j'avais depuis long-

21. Needham, *Science and Civilisation in China*, vol. VI/1, p. 312.

22. C'est au X<sup>e</sup> siècle que Fukane no Sukehito réalise le *Honzō wamyō* (Noms japonais de la pharmacopée), le plus ancien ouvrage conservé témoignant d'une recherche de correspondances entre les espèces recensées dans le *Xinxiu bencao* (659) et la matière médicale produite au Japon. Voir Okanishi Tameto, « Chūgoku honzō no torai to sono eikyō », pp. 343-344.

23. C'est là un aspect original du travail de Kaibara, par lequel il se révèle très proche des érudits de Kyoto, auteurs de commentaires sur ces œuvres anciennes. On sait que Kaibara portait un grand intérêt à ces travaux d'érudition, notamment aux études sur le *Manyōshū*. Inoue, *Kaibara Ekiken*, p. 196.

24. Kaibara donne une liste succincte des ouvrages chinois consultés dans la partie intitulée « Discussion sur les traités de pharmacopée » (« Honzōsho o ronzu »).

temps l'intention de les relever. C'est pourquoi je me suis attaché pendant des années à rechercher et à collecter [des informations] dans les livres puis à les sélectionner *en fonction de ce que j'avais entendu et vu* et à les mettre par écrit. C'est cela qui est maintenant porté à la connaissance du public. *Pourtant, lorsque les faits étaient proches de la falsification et que les dires relevaient de la tromperie, je les ai rejetés.* Pour les [espèces] ne figurant pas dans les ouvrages de référence chinois et *se trouvant dans notre pays, celles qui m'étaient familières pour les avoir examinées et en avoir entendu parler*, celles auxquelles le peuple a donné un nom, j'ai indiqué brièvement leur nom et leur aspect extérieur pour que cela puisse aider la réflexion<sup>25</sup>.

Au total, le nombre des espèces retenues par Kaibara est d'environ 1 360. Elles se répartissent de la manière suivante : 772 espèces connues des Japonais et tirées du *Bencao gangmu*, 203 espèces retenues dans les ouvrages de référence, 358 espèces japonaises qui ne sont citées ni par le *Bencao gangmu* ni dans les ouvrages de référence, et enfin, 29 espèces importées de Hollande ou d'autres pays<sup>26</sup>.

Cette priorité donnée aux espèces japonaises s'insère dans une démarche générale, fondamentalement critique. Il ne s'agit plus de perpétuer des connaissances livresques, sans crédibilité, n'ayant d'autre vertu que d'avoir été répétées par des générations de savants, mais de ne retenir que celles qui peuvent être *recoupées*, soit avec d'autres sources, soit avec l'observation ou les témoignages. Dans cette perspective, le recentrage sur les espèces japonaises apparaît comme une nécessité imposée par le cadre de travail.

Si l'on se tourne à présent vers la composition des notices, on remarque que là encore Kaibara a été amené à adapter au contexte japonais le discours de Li Shizhen relatif à la rectification des noms. Il faut rappeler que, pour les spécialistes japonais de pharmacopée avant Kaibara, apporter une contribution dans la connaissance des choses signifiait le plus souvent apposer des lectures japonaises aux noms d'espèces cités dans les traités chinois<sup>27</sup> et rectifier au besoin les erreurs

25. Kaibara, *Yamato honzō*, « Hanrei », p. 1. Je souligne.

26. Inoue, *op. cit.*, p. 253.

27. Hubert Maës explique d'une façon particulièrement évocatrice comment s'est posé le problème de l'assimilation de la pharmacopée chinoise au Japon : « Pendant longtemps, les *honzōgaku* japonaises avaient consisté surtout à lire et à commenter les traités chinois. Mais cette "lecture" même posait des problèmes : car on sait que les Japonais ne "lisaient" le chinois qu'en le traduisant, en fait, dans leur propre langue. Or pour être à même d'apposer des *kun* corrects sur les noms chinois des plantes, des minéraux et des animaux, il fallait savoir très précisément à quelle réalité correspondaient les caractères que l'on voulait "lire" ; ce qui supposait une confrontation attentive

commises par les prédécesseurs. On comprend que ce travail, basé sur les descriptions succinctes des traités chinois et sur des observations réduites, ait fini par conduire à accumuler les erreurs. Ce sont les fautes commises dans ce cadre que critique Kaibara :

De manière générale, nombreuses sont les erreurs dans les lectures japonaises des noms d'herbes, d'arbres, d'oiseaux, d'animaux, d'insectes et de poissons, figurant dans les ouvrages anciens de notre pays et couramment employées de nos jours : *uguisu*, *u*, *hamo*, *kisugo*, *tsubaki*, *kakitsubata*, *yamabuki*, *kae*, *zenmai*, etc.<sup>28</sup> Ces lectures japonaises (*kun*) sont toutes erronées. De telles erreurs sont fréquentes et on ne peut les relever toutes. De plus, dans la langue vulgaire, on ignore les caractères corrects (*seiji*). Nombreux sont les cas où des caractères japonais sont fabriqués sans vergogne. C'est le cas de *tara*, *sawara*, *iwashi*, *kamasu*, *ankō*, *tairagi*, *bora*, *maki*, *momiji*, *momi*, *kōji*. Si j'ai conçu ce livre, c'est parce que mon intention était de corriger ces erreurs du passé. C'est pourquoi je n'ai employé ni les lectures japonaises erronées, ni les noms vulgaires, et j'ai adopté à la place les caractères corrects et les lectures correctes (*seikun*). Lorsqu'il n'y avait ni caractère correct, ni lecture correcte, j'ai parfois eu recours aux caractères et aux noms vulgaires<sup>29</sup>.

Si l'emploi des caractères corrects et des lectures adéquates apparaît ici comme un objectif majeur de Kaibara, une moindre importance est accordée à la tâche consistant à répertorier les différentes désignations des plantes, une occupation que pourtant Li Shizhen ne négligeait pas et qui, au Japon, était fort prisée par les experts en pharmacopée<sup>30</sup>. Cette réticence qui démarque Kaibara de ses prédécesseurs semble devoir être

des descriptions contenues dans les ouvrages chinois avec les données de l'observation (pratiquée, naturellement, sur le sol japonais). » (Hubert Maës, *Hiraga Gennai et son temps*, Paris, Publications de l'École française d'Extrême-Orient, 1970, pp. 45-46.)

28. Ces noms d'oiseaux, de poissons et de végétaux sont donnés sous la forme d'un ou plusieurs caractères chinois accompagnés de leur lecture japonaise.

29. Kaibara, *op. cit.*, « Hanrei », pp. 2-3.

30. Là encore Maës exprime bien cette orientation de la pharmacopée japonaise vers la science de la désignation des choses (*meibutsugaku*) : « On a peine à se représenter aujourd'hui quelle importance revêtait, aux yeux des médecins et des naturalistes japonais, la détermination du "nom exact des choses", avec quelle passion on discutait pour savoir si tel ou tel caractère désignait telle plante ou telle autre : la science d'un *bonzō gakusha* se mesurait d'abord à sa capacité de nommer les objets qu'on lui montrait. » (Maës, *op. cit.*, p. 46.) Ueno cite la phrase suivante de Inō Jakusui : « Si les choses sont difficiles à connaître, c'est parce que leurs noms sont difficiles à éclaircir. Si les noms sont difficiles à éclaircir, c'est parce qu'ils diffèrent d'une région à l'autre et d'une époque à l'autre. » (Ueno Masuzō, *Nihon hakubutsugakushi*, p. 75.)

reliée à un rejet de l'érudition pour elle-même<sup>31</sup>. Pour lui, la science de la matière médicale (le *honzōgaku*) ne doit pas être uniquement une science des noms, elle doit être résolument tournée vers l'observation. Ainsi, après avoir reconnu que la sélection d'une désignation ayant cours dans une partie du Japon seulement pouvait troubler de nombreux lecteurs, il invite ces derniers à examiner les caractéristiques extérieures des espèces et à les ériger en moyen de reconnaissance<sup>32</sup>.

### L'observation

Cela nous conduit à considérer l'une des composantes essentielles du discours de Kaibara, à savoir le rôle primordial de l'observation. C'est en effet au nom d'une meilleure observation que Kaibara est amené à énoncer ses critiques les plus virulentes à l'égard de Li Shizhen. Une analyse détaillée montre que ces critiques ne traduisent d'aucune manière un écart d'ordre méthodologique entre les savants néo-confucéens chinois représentés par Li Shizhen et Kaibara, et qu'elles démontrent au contraire le souci de ce dernier d'appliquer à la lettre et de pousser à son terme l'enseignement des premiers.

C'est le cas par exemple lorsque Kaibara propose un élargissement des espèces considérées, des améliorations dans la répartition des espèces selon les catégories<sup>33</sup> ou un affinement de la classification. Les remarques de Kaibara sont ici indissociables de la nouvelle méthodologie introduite par Li Shizhen, où la matière médicale n'est plus, conformément à la tradition, classée en trois grades selon leurs propriétés pharmacologiques<sup>34</sup>,

31. Kaibara ne cache pas du reste son mépris pour cette forme d'érudition. Ce n'est pas le seul endroit où il cherche volontairement à alléger son ouvrage : il dit aussi par exemple qu'il ne donnera pas, comme Li Shizhen et d'autres, la liste des ouvrages consultés au début du livre, car ces longues listes sont prétentieuses, et qu'il se contentera de préciser ses sources à chaque fois qu'il citera un auteur. Kaibara, *op. cit.*, « Hanrei », p. 4.

32. Il écrit par exemple : « Les espèces produites dans les différentes régions de notre pays ont des désignations différentes à cause des parlers propres à chaque localité, rares sont les noms ayant cours sur tout le territoire. Les noms figurant dans cet ouvrage sont souvent propres aux parlers de l'Ouest; c'est pourquoi je crains qu'ils ne diffèrent des appellations employées ailleurs et que de ce fait les espèces soient difficiles à identifier. Que les observateurs ne se trompent pas sur les différences de désignations ! S'ils connaissent la réalité de l'aspect extérieur, c'est bien assez. » (Kaibara, *op. cit.*, « Hanrei », p. 2.)

33. Voir la critique de la classification de Li Shizhen développée dans Kaibara, *op. cit.*, « Honzōsho o ronzu », pp. 5-6.

34. C'est ce que faisaient les ouvrages anciens depuis le *Shennong bencaos*. Voir Needham, *op. cit.*, p. 242. Voir également Miyashita Saburō, « Honzō kōmoku no

mais répartie en sections puis en catégories<sup>35</sup> selon des critères variables qui peuvent être écologiques ou purement morphologiques<sup>36</sup>.

Un exemple particulièrement éloquent d'enrichissement des espèces répertoriées est celui des poissons. Le *Yamato honzō* comporte un total de 122 entrées de poissons, ce qui représente un nombre sensiblement plus important que les 31 entrées retenues par le *Bencao gangmu*. Ces entrées se divisent en poissons de rivière et en poissons de mer (une distinction ignorée par Li Shizhen). Dans ce domaine, les négligences reprochées à Li Shizhen sont nombreuses :

Les espèces de poissons de rivière et de mer figurant dans le *Bencao gangmu* sont peu nombreuses et peu détaillées. Leur caractère nocif ou bénéfique n'est pas éclairci... Le nombre d'espèces [de poissons] figurant dans le *Bencao gangmu* est faible en comparaison du reste. En particulier, les espèces de poissons de mer sont peu détaillées. L'observation est insuffisante. De plus, les poissons sont cités dans le désordre et ne sont pas répartis selon qu'ils proviennent de la rivière ou de la mer<sup>37</sup>.

Les chapitres du *Yamato honzō* sont l'occasion pour Kaibara de mettre à la disposition du public une somme importante d'informations issues de sa propre expérience. Pour chaque poisson sont relevés les signes morphologiques caractéristiques, les lieux de provenance, la comestibilité, les

yakubutsu bunrui », in Yabuuchi Kiyoshi et Yoshida Mitsukuni, éd., *Min Shin jidai no kagaku gijutsushi*, Kyoto, Kyoto daigaku jinbun kagaku kenkyūjo, 1970, pp. 243-256, pour les transgressions à cette règle antérieures à Li Shizhen.

35. Les Préliminaires du *Bencao gangmu* débutent par un passage fameux où Li Shizhen explique comment il entend ranger les produits en seize sections constituant le niveau supérieur (*gang*) et en soixante catégories (*lei*) formant le niveau inférieur. Georges Métailié, « Histoire naturelle et humanisme en Chine et en Europe au XVI<sup>e</sup> siècle : Li Shizhen et Jacques Dalechamp », *Revue d'histoire des sciences* XLIII/4, 1989, p. 357.

36. Voir Miyashita, *op. cit.*, p. 248 et Métailié, *op. cit.*, p. 359. Ce dernier précise notamment à propos des catégories de plantes considérées par Li Shizhen : « Pour les catégories du niveau inférieur (*lei*), tantôt il est fait appel à l'écologie, la nature organoleptique, l'origine géographique, la partie consommée, des propriétés remarquables (toxicité, parfum), ou au port (lianescent, dressé, arbustif) des plantes; tantôt c'est encore le type du végétal qui est déterminant (mousse-lichens, champignons, épiphyte). » En l'absence de définitions d'une espèce ou de critères systématiques de classification, la portée des critiques de Kaibara demeure limitée. Les modifications apportées à la classification de Li Shizhen ne reflètent parfois qu'une différence culturelle dans la vision du monde végétal et ne peuvent être considérées comme des « progrès ».

37. Kaibara, *Yamato honzō*, vol. 2, p. 65.

propriétés nutritives, la sapidité et le mode de préparation (possibilité de le manger cru en *sashimi* ou non). Une attention particulière est portée aux spécificités du poisson comme aliment.

Cet exemple suggère que les domaines que Kaibara est amené à approfondir et à enrichir en priorité sont ceux qui, pour des raisons culturelles et historiques (le poisson occupant une position privilégiée dans l'alimentation des Japonais), sont bien connus des Japonais et attirent spontanément leur attention. Ainsi, si le but affiché est de combler les lacunes du *Bencao gangmu*, l'intention profonde semble plutôt être ici de constituer un répertoire qui soit un reflet fidèle de la vision du monde végétal ou animal du public japonais.

Un autre exemple révélateur de la prégnance des thèmes néo-confucéens dans le discours de Kaibara est donné par le miel, un produit bien connu des Chinois :

[Li] Shizhen dit : « Les abeilles butinent les fleurs non toxiques et les font fermenter au moyen d'excréments et fabriquent ainsi le miel. Voilà qui est produire le divin à partir de la pestilence. » Tao Hongjing dit : « En général, les abeilles, pour faire le miel, utilisent l'urine humaine. Avec celle-ci, elles font fermenter diverses fleurs. Ainsi atteint-on l'harmonie. Il en va ici comme lorsque l'on fabrique le maltose avec du malt... » Ayant élevé pendant longtemps des abeilles, j'ai appris en écoutant attentivement différentes personnes que les thèses selon lesquelles les abeilles utilisaient leurs excréments ou l'urine des hommes étaient sans fondement. Chaque jour, de nombreuses abeilles sortent du nid et reviennent en serrant les fleurs dans leur bouche, entre leurs ailes ou leurs pattes, en enduisent leur nid et fabriquent ainsi [le miel] par fermentation. Les excréments des abeilles s'accumulent sur le sol et de temps en temps elles les retirent et les jettent. Si elles ne les jetaient pas, des insectes surgiraient qui causeraient des dégâts. Le miel n'est pas l'excrément de l'abeille. Si l'abeille laisse fermenter le miel, c'est pour en faire son aliment. Pourquoi fabriquerait-elle sa nourriture à partir de son propre excrément ? Il n'y a aucune raison (*ri*) à cela. Par ailleurs, l'urine de l'homme est répugnante et contient du sel. Il n'y a aucune raison de l'ajouter [au miel]<sup>38</sup>.

Deux arguments sont principalement avancés par Kaibara pour remettre en question les thèses anciennes, notamment celles de Li Shizhen et de Tao Hongjing. Le premier est que ces dernières sont en contradiction avec les faits observés et les témoignages, le second que les explications anciennes défient le bon sens (elles vont, dit-il, à l'encontre

38. *Ibid.*, p. 148.

de la « raison » ou de la « logique » propres aux choses). L'un comme l'autre font partie des instruments critiques utilisés par les savants néo-confucéens pour réfuter les explications de leurs prédécesseurs et légitimer les nouvelles connaissances.

### Le *Yamato honzō* comme ouvrage de vulgarisation

En résumant ce qui précède, on peut dire que le discours de Kaibara s'est construit dans une large mesure sur les valeurs énoncées par Li Shizhen dans le *Bencao gangmu*, ces valeurs lui permettant de justifier à chaque fois les modifications qu'il apportait aux thèses traditionnelles. En outre, il a adapté au contexte particulier qui était le sien certains principes de travail inspirés par le livre de Li Shizhen. Il reste que l'écart entre le *Yamato honzō* et le *Bencao gangmu* ne s'épuise pas dans les rectifications et les ajouts ponctuels évoqués jusqu'ici et se joue à un niveau plus global, dans la signification même que Kaibara donne à cette publication.

Une première indication est donnée par son choix de la langue japonaise pour la rédaction du *Yamato honzō*. Kaibara explique ainsi cette préférence donnée à la langue vulgaire :

Si je n'ai pas eu recours aux caractères chinois et si j'ai écrit [ce livre] avec les caractères japonais, c'est en raison de mes médiocres capacités en composition littéraire. Je craignais que le sens du texte en fût obscurci et que de ce fait les lecteurs fussent gênés dans la compréhension. Mon désir était de faciliter leur compréhension<sup>39</sup>.

Ces arguments ne sont évidemment pas à prendre à la lettre. Il s'agit plutôt d'une coquetterie destinée à masquer le caractère délibéré de son choix, qui ne pouvait que surprendre à une époque où tout lettré qui se respectait écrivait en chinois<sup>40</sup>. Le choix de Kaibara est à replacer dans l'orientation générale de ses travaux en tant qu'auteur confucéen. Kaibara est l'un des premiers savants de l'époque d'Edo qui se soit investi dans la rédaction d'ouvrages de vulgarisation en japonais, conçus comme des guides pratiques pour certains secteurs de la vie quotidienne. Il est notamment l'auteur d'une série d'ouvrages regroupés aujourd'hui sous le titre « Dix recueils de préceptes d'Ekiken » (*Ekiken jikkun*). Il y réunit

39. Kaibara, *op. cit.*, « Hantei », p. 2.

40. Voir Inoue Tadashi, *Kaibara Ekiken*, p. 243.



pour le grand public des recommandations pragmatiques inspirées de la morale confucéenne et de son expérience personnelle; les plus connus de ces textes sont le *Wazoku dōshikun* (1710) et le *Yōjōkun* (1713), consacrés respectivement à l'éducation des enfants et à l'art de préserver la santé.

Tous ces ouvrages qui voient le jour à la fin de sa vie sont inspirés par la même préoccupation, celle de venir en aide au peuple en procurant des informations utiles et édifiantes. Il semble naturel de considérer que le *Yamato honzō* est né d'une intention similaire. Cela permettrait en retour d'expliquer le choix de la langue japonaise, mais aussi l'orientation générale du livre, où l'érudition pour elle-même est éliminée et où ne sont retenues que les informations pratiques accessibles au profane<sup>41</sup>. Ainsi, alors que le *Bencao gangmu* conservait, malgré la variété des espèces et des informations réunies, des orientations médicales, le *Yamato honzō* est conçu comme un ouvrage de vulgarisation, avec un chapitre introductif sur les connaissances générales de médecine et de pharmacopée qu'un honnête homme se doit d'acquérir. Sont omises des notices les connaissances techniques telles que les modes de préparation et d'administration des remèdes. Plus généralement, le critère de sélection des espèces du *Yamato honzō* n'est plus l'usage pharmacologique<sup>42</sup>, mais l'importance de ces espèces dans la vie quotidienne du peuple. C'est ainsi qu'une large place est faite aux espèces intervenant dans l'alimentation<sup>43</sup>.

On pourra rétorquer que procurer des informations utiles au peuple a toujours été un idéal confucéen, dont plus d'un auteur se réclamait à l'époque de Kaibara et bien avant, et qu'il n'y a rien de nouveau ni de spécifique à sa démarche. Il reste que cette intention, confucéenne d'inspiration, se traduit différemment chez Kaibara, pour qui il ne s'agit plus seulement de promouvoir des connaissances objectives pour le bénéfice du peuple, mais de mettre ces connaissances à la portée du peuple. C'est là, me semble-t-il, une orientation propre à son œuvre, relevant à la fois

41. Kaibara définit dans un passage son livre comme un raccourci proposé à ceux qui n'ont pas les moyens de lire les ouvrages de référence. Kaibara, *op. cit.*, « Hanrei », p. 1.

42. Comme dans l'ouvrage de Li Shizhen, dont la finalité principale était de procurer des informations érudites et pratiques sur la matière médicale. Voir la description donnée par Needham des différentes rubriques constituant une entrée dans le *Bencao gangmu* (*Science and Civilization in China*, vol. VI/1, p. 316).

43. Cette orientation des travaux de Kaibara s'inscrit dans un courant de recherches sur la science nutritive qui avait déjà donné naissance, avant le *Yamato honzō*, à un certain nombre d'ouvrages parmi lesquels le *Nichi yō shokuzai* (1613) de Manase Gensaku, le *Honchō shokkan* (1695) de Yahitsudai, et le *Hōchū biyō wamyō honzō* (1684) de Mukai Genshō. Ueno, « Hakubutsu », pp. 237-238.

de son parcours personnel en tant que savant confucéen<sup>44</sup> et de la société dans laquelle il vivait, où il existait effectivement un public curieux, prêt à faire un accueil chaleureux à ses écrits<sup>45</sup>.

Un autre trait fondamental du *Yamato honzō* déjà évoqué est le recentrage délibéré du propos sur le Japon, comme l'annonce d'ailleurs le titre de l'ouvrage. Les espèces retenues dans le *Bencao gangmu* ou dans les ouvrages de référence sont principalement des espèces connues au Japon et les informations relevées dans les notices se rapportent à des usages nationaux. S'agissant d'espèces rares, Kaibara n'épargne pas sa peine à énumérer les provinces du Japon où celles-ci peuvent être observées et à comparer les spécimens d'une province à l'autre.

La priorité donnée aux espèces japonaises n'est pas, comme on pourrait le croire, le signe d'un désintérêt par rapport aux espèces spécifiquement chinoises. Elle semble plutôt dictée par une conception du travail du naturaliste où l'observation a une importance primordiale, et aussi par une forme de pragmatisme. Kaibara exprime en effet à plusieurs reprises que les espèces de plantes, de minéraux, d'animaux dans le monde sont innombrables, et que les traiter dans leur ensemble dépasse les capacités d'un seul homme.

De manière générale, s'agissant des herbes, des arbres, des volatiles ou des quadrupèdes, des insectes, des poissons ou des animaux à carapace, on ne trouve pas les mêmes d'une région à l'autre. C'est pourquoi il arrive que des espèces existent en Chine qui ne sont pas produites au Japon, ou que des espèces soient produites au Japon qui n'existent pas en Chine. En par-

44. Voir Okada Takehiko, qui a traduit l'un des passages types du discours de Kaibara (des passages analogues se trouvent dans le *Yamato honzō*) : « I have no art of myself. Yet since I am fortunate enough to have the ability to read the works of the old masters and to write something which will help people to understand what I have read, I am duty bound to utilize this talent for the benefit of all men. We scholars of later age cannot hope to equal the profound understanding of nature, destiny, the Way, and virtue which the sages of the past possessed. Since they have left detailed studies on these subjects it is sufficient to read them. What need is there for writers of a decadent age to add redundant words? All that I have undertaken in my own humble writings has been the task of helping the young and the ordinary person to whatever extent I can. » (Okada Takehiko, « Practical learning in the Chu Hsi school... », p. 283.)

45. Voir Inoue Tadashi, *Kaibara Ekiken*, pp. 134-135. Ce trait, qui distingue très sensiblement Kaibara de ses contemporains japonais, trouve probablement aussi sa source dans le livre de Li Shizhen. Miyashita remarque que la classification adoptée par Li Shizhen répondait probablement aux exigences de la société de cette époque, et plus particulièrement aux besoins des producteurs et des fournisseurs de matière médicale. Miyashita, « Honzō kōmoku no yakubutsu bunrui », p. 250.

ticulier, les espèces de poissons, d'animaux à carapace et d'insectes sont nombreuses et même à l'intérieur du Japon, elles varient d'une région à l'autre. Il est difficile de les connaître toutes. Il va sans dire que pour les herbes et les arbres, il existe une foule d'espèces et qu'on ne peut les épuiser<sup>46</sup>.

La revendication d'un traité consacré aux espèces japonaises s'inscrit dans cette vision pragmatique selon laquelle il y a bien assez à faire avec ce que l'on a autour de soi. À cela s'ajoute toutefois un attachement émotionnel à la terre japonaise et à ses produits, que Kaibara a cultivé au contact de personnalités liées à la cour impériale<sup>47</sup>. Cet attachement s'exprime le plus souvent dans le *Yamato honzō* par des références à des récits anciens tirés du *Nihongi* ou du *Manyōshū*, ou à des usages nationaux. Il est rare toutefois que Kaibara s'écarte des thèses chinoises traditionnelles au nom de la défense de la « japonité ». Mais l'exemple suivant indique que cette tendance n'est pas totalement absente. Kaibara y discute des habitudes culinaires qui, selon lui, varient d'un pays à l'autre et qui ne peuvent être réduites à une seule règle universelle. Il y revendique une spécificité japonaise qu'il justifie en termes de respect dû au milieu (*fūdo*) et aux pratiques ancestrales :

Nombreuses sont les choses qui conviennent aux Chinois et qui ne conviennent pas aux Japonais. D'une manière générale, les Japonais sont de nature fragile. La sapidité et la nature des six quadrupèdes sont fortes. Il est à craindre qu'une nature fragile ne puisse supporter de recevoir une saveur forte. C'est pourquoi les Japonais ne mangent pas de quadrupèdes tels que le bœuf, le cheval, le chien ou le mouton, et n'en offrent pas sur l'autel des Divinités. Ils jugent seulement bon de nourrir leur corps avec des choses légères comme les végétaux, les légumes, les poissons, les volatiles ou les animaux à carapace. C'est là une manière de respecter ce que dicte le milieu (*fūdo*)... Les hommes dans les pays étrangers mangent la viande humaine lorsqu'il sont affamés et se nourrissent volontiers de la chair des six quadrupèdes. Ils mangent aussi des insectes répugnants. Les hommes de notre terre sont différents. Tout cela est dû aux différences de milieu. C'est pourquoi les goûts et les pratiques courantes diffèrent. Il faut

46. Kaibara, *Yamato honzō*, « Butsuri o ronzu », p. 17.

47. Inoue Tadashi, *op. cit.*, p. 184. Dans un de ses ouvrages, intitulé *Wagaku ippo* (Premier pas dans les études japonaises), il écrit : « Celui qui, né dans le pays du Soleil Levant, ne connaît pas les choses et les faits du pays du Soleil Levant est comme un homme qui ne connaît pas la Voie de l'homme. C'est comme un fils qui ne connaîtrait pas la Voie de la piété filiale. » (Inoue Tadashi, *op. cit.*, p. 200.)

sélectionner les [remèdes] en fonction de ce qui est dicté par la constitution des gens et par le milieu dans lequel ils vivent. Il ne faut pas s'en tenir à une seule formule<sup>48</sup>.

### Conclusion

Cette étude, dont il faut préciser qu'elle n'a aucune prétention à l'exhaustivité, a essayé de mettre en lumière quelques traits significatifs du discours d'une nouvelle génération de savants japonais, déterminés à sortir d'une pratique de la science se réduisant à l'érudition pure. On a vu, dans le cas de Kaibara, que ce discours s'appuyait, pour l'essentiel, sur des valeurs issues des travaux chinois et que c'est au nom du respect de ces valeurs (objectivité, priorité donnée à l'observation et cohérence des connaissances) que ses prédécesseurs étaient critiqués. Enfin, il est apparu que la nouveauté de la démarche de Kaibara résidait dans son intention de communiquer à un public plus large un savoir sans prétention et utile, dans lequel ce dernier puisse reconnaître la spécificité de son milieu et de son histoire.

48. Kaibara, *op. cit.*, « Kusuri o mochiiru o ronzu », p. 61.

GLOSSAIRE

- ankō 鮫鯨  
 Bakufu 幕府  
 bencao 本草  
*Bencao gangmu* 本草綱目  
 bora 鮫老  
 butsuri 物理  
 Butsuri o ronzu 物理ヲ論ズ  
*Chikuzen koku zoku fudoki*  
 筑前國續風土記  
*Ekiken jikkun* 益軒十訓  
 fūdo 風土  
 Fukane no Sukehito 深根輔仁  
 Fukuoka 福岡  
 gang 綱  
 gunsho 群書  
 hamo 鱧  
 Hanrei 凡例  
 Hayashi Gahō 林鶴峰  
 Hayashi Razan 林羅山  
 hinbutsu 品物  
*Hōchū biyō wamyō honzō*  
 庖厨備用倭名本草  
*Honchō shokkan* 本朝食鑑  
 honzō gakusha 本草學者  
*Honzō wamyō* 本草和名  
 honzōgaku 本草學  
 Honzōsho o ronzu 本草書ヲ論ズ  
 Inō Jakusui 稻生若水  
 Inoue Tadashi, « Kaibara Ekiken  
 no shōgai to sono kagakuteki  
 gyōseki - Ekiken shokan no  
 kaidai ni kaete », *Nihon shisō*  
*taikei* 井上忠, 貝原益軒の  
 生涯とその科學的業積 -  
 益軒書簡の解題に變えて,  
 日本思想大系  
 Itō Jinsai 伊藤仁齋  
 iwashi 鰯  
*Jinbutsu sōsho* 人物叢書  
*Jinsi lu* 近思錄  
 jitsu 實  
 jitsugaku 實學  
 jusha 儒者  
 kae 楓  
 Kaibara Ekiken 貝原益軒  
 Kaga 加賀  
 Kagetsu Gyūsan 香月牛山  
 kakitsubata 杜若  
 kamasu 鯉  
 kan 卷  
 Kimura Yōjirō, *Nihon shizenshi*  
*no seiritsu* 木村陽二郎, 日本  
 自然誌の成立  
*Kinmō zui* 訓蒙図彙  
 Kinoshita Jun'an 木下順庵  
 kisugo 鱸殘魚  
 kōji 糴  
 kun 訓  
 Kuroda 黒田  
*Kuroda Kafu* 黒田家譜  
 Kusuri o mochiiru o ronzu  
 藥ヲ用ルヲ論ズ  
 lei 類  
 Li Shizhen 李時珍  
*Lunyu* 論語  
 Maeda 前田  
 maki 楨  
 Manase Dōsan 曲直瀬道三  
 Manase Gensaku 曲直瀬玄朔  
*Manyōshū* 萬葉集  
 Matsuda Michio, « Kaibara  
 Ekiken no jugaku », *Nihon no*  
*meicho* 松田道雄, 貝原益軒  
 の儒學, 日本 の名著  
 meibutsugaku 名物學  
 Minamoto Ryōen, « Tokugawa

- jidai ni okeru jitsugaku shisō  
no tenkai », *Nihon joshi  
daigaku kiyō bungakubu*  
源了圓, 徳川時代における  
實學思想の展開, 日本女子  
大學紀要文學部
- Miyashita Saburō, « Honzō  
kōmoku no yakubutsu bunrui »,  
Yabuuchi Kiyoshi, Yoshida  
Mitsukuni, *Minshin jidai no  
kagaku gijutsushi* 宮下三郎,  
本草綱目の藥物分類, 藪  
内清, 吉田光邦編, 明清時代  
の科學技術史
- Miyazaki Yasusada 宮崎安貞  
momi 糶  
momiji 栲
- Mukai Genshō 向井元升
- Muro Kyūsō 室鳩巢
- Nakamura Tekisai 中村惕齋  
*Nichi yō shokusei* 日用食性  
*Nihongi* 日本紀  
*Nōgyō zensho* 農業全書  
*Nongzheng quanshu* 農政全書
- Okanishi Tameto, « Chūgoku  
honzō no torai to sono cikyō »,  
*Meijizen Nihon yakubutsuga-  
kushi*, 岡西爲人, 中國本草  
の渡來とその影響, 明治前  
日本藥物學史  
—, *Honzō gaisetsu* 本草概説
- ri 理  
rui 類  
sashimi 刺身  
sawara 鯖  
seiji 正字  
seikun 正訓
- Seki Takakazu 關孝和  
*Shennong bencao* 神農本草  
Shibukawa Harumi 渋川春海  
shintō 神道  
Shirai Kōtarō 白井光太郎  
*Shobutsu ruisan* 諸物類纂  
Song 宋  
*Taigiroku* 大疑錄  
tairagi 蝮夜  
Takebe Katahiro 建部賢弘  
Tao Hongjing 陶弘景  
tara 鱈  
Tō Jakusui 稻若水  
Tokugawa 徳川  
Toyotomi Hideyoshi 豊臣秀吉  
tsubaki 椿  
u 鷄
- Ueno Masuzō, « Hakubutsu »,  
*Nihon kagaku gijutsushi*,  
上野益三, 博物, 日本科  
學技術史  
—, *Nihon hakubutsugakushi*  
日本博物學史  
uguisu 鶯  
*Wagaku ippo* 和學一步  
*Wazoku dōshikun* 和俗童子訓  
*Xinxiu bencao* 新修本草  
Xu Guangqi 徐光啓  
Yahitsudai 野必大  
yamabuki 款冬  
*Yamato honzō* 大和本草  
Yamazaki Ansai 山崎闇齋  
Yi 李  
*Yōjōkun* 養生訓  
zenmai 狗脊  
zhengming 正名  
Zhu Xi 朱熹